

Une vie brisée

Svetlana TASIC

CUNTEN

Toute similitude avec une quelconque réalité des personnages, des actions, des propos ne serait que fortuite. Pure fiction, ce roman est néanmoins, hélas, inspiré de faits réels.

Couverture : ©Depositphotos Inc./Mactrunk
Droit licence : № 823895395

Ce roman est déjà paru aux éditions GUNTEN sous le titre :
«La femme battue» en 2003 - ISBN : 978.2.914211.19.2

© **GUNTEN**, 2018
ISBN : 978.2.36682.188.8

C'est avec une grande émotion dans mon cœur de femme et de mère, que je dédie ce livre à mes trois filles chéries pour lesquelles j'ai sacrifié ma vie à donner le meilleur de moi-même et tout mon amour.

Grâce également à Colette et à Sylvie, deux vraies amies, que je remercie, il me reste l'honneur et plus que jamais, l'envie de me battre .

C'était un pays de rêve, surplombé de montagnes rocheuses, de lacs transparents bleu turquoise où l'on pouvait voir les poissons nager, profiter de l'eau claire et scintillante.

L'odeur des sapins et des genêts enivrait les sentiers parsemés de gros cailloux. Les pas de Suzy et de ses parents étaient guidés par le sifflement des oiseaux dans les hauteurs. Cette verdure leur montait à la tête.

Après quelques heures de marche à travers ce splendide paysage de contrastes entre les cascades d'eau et la rocaille, Lubinka, Milan et Suzy gravissaient avec plaisir les pierres dominantes et imposantes pour atteindre le petit hameau situé au cœur de cette vallée où tout était pur et authentique.

Pourtant le gris des pierres et le bleu ciel des volets donnaient à l'ensemble un charme irréel.

Au centre du village, les femmes rassemblées le long d'un petit ruisseau, lavaient leur linge en chantant des cantiques.

Les maisonnettes ressemblaient à des ruines. Les animaux circulaient librement dans le village. Poules, chèvres et moutons sillonnaient les ruelles pierreuses, tassées par leurs passages incessants et ceux des chariots. Mais rien ou presque rien des misérables conditions de vie ne transparissait dans l'attitude de ces gens.

En les apercevant, tous les habitants accoururent et les saluèrent joyeusement. Le retour des Douchko était très attendu. Ils étaient des leurs, expatriés revenus passer leurs vacances. Ils étaient enfin là, dans leur pays slave de l'ex-Yougoslavie. Tous trois foulaient avec émotion le sol qui les avait vus naître. Mozgovo était intact, petit écrin de vérité, de cruauté, enclavé dans la lumière de la Gnylane.

Retirés, comme à l'abri, les villageois qu'ils retrouvaient ignoraient encore et pour toujours le monde de l'autre côté de leurs montagnes. Les Douchko avaient escaladé le temps et l'espace.

En une seconde ils ouvraient les yeux sur un abîme creusé entre deux mondes au plus

profond duquel horloge et calendrier s'étaient arrêtés.

Milan et les siens faisaient escale au pays oublié. Lointaine, cette contrée merveilleuse ne leur était pour autant pas étrangère.

Très bizarrement, les Douchko éprouvaient joie et tristesse à la fois, une nostalgie se muant en petite, toute petite révolte. Faible insurrection du présent devant l'extrême pauvreté, l'ignorance mais surtout l'irréparable. Lubinka et Milan avaient fui emportant leurs racines. L'unique bagage auquel pas un homme ne peut renoncer. Celui de Mozgovo est solide mais dur comme la pierre qui l'abrite. Elle le protège, le défend et le retranche derrière le mur qu'elle dresse entre lui et le reste du monde.

Bien que Milan et Lubinka aient, un jour, franchi la forteresse, vu, découvert autre chose, une autre planète, ils étaient nés là.

A peine débarqués, ils retrouvaient ce qu'ils n'avaient jamais quitté.

Les habitants figés dans le paysage et dans leurs convictions avaient pris la pause qui avait et allait traverser les siècles. Sans courant électrique, sans téléphone ni voiture, ils avaient pris

de la vie ce qu'elle donnait de plus simple à apprendre à leurs enfants. Avec des certitudes et une vérité qu'ils étaient sûrs de détenir ils transmettaient un patrimoine de valeurs, aimer, partager, en respectant la religion et les traditions les plus ancestrales.

Leur grand péché, l'orgueil d'avoir dans la famille un héritier, un fils pour perpétuer le nom. Les filles, moins considérées, étaient à leurs yeux d'humbles reproductrices. Les parents se chargeant d'imposer à leur convenance le mari idéal pour la pérennité.

C'est ainsi que Lubinka et Milan avaient été unis par leurs familles avec seul le droit de se taire et d'obéir.

Quant à Suzy, elle a gravé immédiatement cette vision rigoureuse et arriérée de la Serbie.

Une révolte contre cette représentation de la femme a mûri. Elle en a éprouvé un profond sentiment d'injustice pour elle et toutes les autres. Son idée à elle était que la fragilité et la force faisaient de la femme un être magique et robuste, résistant et luttant courageusement en toutes circonstances.

C'est cela qu'elle ressentait aujourd'hui dans le sang, ce sang affluant de ce pays, de ces montagnes, de ces lacs. Suzy ne le reniera jamais, au contraire.

Malgré ses revendications, elle ne peut blâmer ses parents aveuglés, eux-mêmes victimes de croyances, de tabous insurmontables. Mais elle était maintenant en mesure de s'insurger contre ces retardataires qui auraient

pu faire de sa vie un cauchemar. Elle les remerciait cependant de lui avoir donné en même temps l'énergie pour effacer les faux reflets d'une fausse vie et revendiquer le droit aux respects.

Une grande part d'elle sera imprégnée de cette sorte d'autosatisfaction mêlée à une peur irraisonnée de tout ce qui est éloigné du village, différent. Protégé et isolé, recroquevillé, ce monde de sauvages la terrorisait et l'émouvait. Elle avait détesté autant qu'aimé leur simplicité, leur détachement matériel, l'eau bue à la source, les fruits frais de la dernière récolte, les campagnes et les hivers glacés.

Autant de contradictions.

Pour célébrer leur venue au pays perdu, presque oublié, les femmes avaient cuisiné des plats traditionnels, tels que les haricots blancs à la sauce piquante, des pains faits à la main en forme de couronne, des fromages de chèvres soigneusement préparés, de l'eau de vie de prune et pour terminer des petits gâteaux façonnés dans des petits moules en bois en forme de lune ou d'étoile.

Tous les villageois s'attablèrent à leurs cotés dans la maison du grand-père afin de déguster un somptueux repas en leur honneur. L'ambiance et la chaleur conviviales les invitaient à s'attarder.

Le festin terminé, les enfants allèrent jouer dehors, les hommes retournèrent à leurs occupations champêtres et les femmes s'installèrent dans un petit salon, assises sur des petits tabou-

rets autour d'une table ronde en bois fabriqués par l'aïeul. Elles allaient déguster un petit café typique servi, comme il se doit, avec le marc. Seule distraction, souvent seul réconfort, elles s'amusaient et prétendaient lire l'avenir dans le marc. Leur destin se dessinait dans la tasse. Elles espéraient se rassurer en voyant un avenir meilleur dans ce village du bout du monde où leur pauvre vie s'arrêtait ou s'arrêterait.

Vint ensuite la distribution de cadeaux. La mère de Suzy, d'une grande générosité et d'une gentillesse remarquable, avait pensé à faire le bonheur de chacun. Des bonbons, plusieurs paquets de bonbons pour les enfants, du shampooing et du savon pour les femmes et du tabac pour les hommes, qui n'avaient pas été oubliés. Tous étaient consternés et heureux devant ce tel déploiement de belles et bonnes choses.

Leur plaisir se vit et s'entendit lorsque Lubinka fit sa distribution. Elle, Pauvre femme, soumise, craintive offrait sa tendresse et montrait son nouveau statut au travers des objets. Dans leur regard il n'y avait pas de haine, ni de jalousie ni de rancœur. Ils étaient simplement heureux de les revoir et eux,

quelque part malheureux, troublés dans leur chaire. Suzy et ses parents regardaient la terre, leur terre si belle mais si inculte, abîmée par ses âmes en friche dont ils étaient les enfants, les frères et les sœurs.

Tous trois essayèrent de leur raconter un ailleurs et que cet ailleurs était autrement, que le Moyen Âge était loin, et que sans l'ignorer, on pouvait l'utiliser pour avancer. Mais leurs arguments, leurs appels demeurèrent vains devant la résignation et l'entêtement des paysans.

Durant toutes leurs vacances les Douchko restèrent dans ce paradis égaré. Coupés du monde «civilisé» ils vécurent des instants inoubliables.

Suzy se souviendra surtout des soirs enchanteurs autour du petit ruisseau. où Les jeunes du village se rassemblaient, chantaient, dansaient au son de l'harmonica et de l'accordéon. Elle aura toujours devant les yeux leur immense joie de vivre et leur amitié. Ils s'aimaient, riaient réchauffant son cœur de petite fille.

Mais le jour du départ arriva. Il fallut quitter le hameau qui faisait partie d'eux, qui était en eux, qui était eux. Renier Mozgovo et la Serbie était se renier soi-même. Bien au contraire ils

étaient fiers de leur appartenir quoiqu'il advienne, avec la dignité qu'il avait fait couler dans leur veine, comme dans celles de tous ces paysans, leurs semblables dont ils s'éloignaient, en apparence, seulement.

La petite ressentit un pincement au cœur d'une force étrange. Un signe du destin. Elle sut alors qu'elle devait regarder intensément son village et ses habitants, dire Adieu.

Suzy ne s'était pas trompée, elle n'est jamais revenue. Mais la lumière qu'elle y avait vue allait éclairer sa sombre vie.

Au retour rien ne fut plus pareil. C'était indéfinissable. Le père avait repris son travail à l'usine, la mère, serveuse dans son restaurant, et Suzy le chemin de l'école.

Tout n'était pas rose chez les Douchko. A la monotonie s'était ajoutée une sorte de gravité. La fillette se rendait compte de la dureté de son père, de sa violence envers sa mère, de son autorité. Son caractère très affirmé le rendait coléreux à l'extrême. Son comportement eut de sérieuses conséquences sur la santé mentale de sa mère. Pour sa part, Suzy constatait l'échec de ses parents et commençait à comprendre qu'ils ne s'étaient pas donné d'amour et qu'elle n'en avait pas reçu non plus. Peu à peu, Suzy s'élevait contre cette éducation dans laquelle la femme est une esclave, l'homme, le maître. Refusant la soumission elle se construit une sorte de carapace, avec un penchant très net